

# Quelques extraits des "Faux-Monnayeurs"

Autor(en): **Gide, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **15 (1947)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568494>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Quelques extraits des „Faux-Monnayeurs“

d'André Gide

Il est toujours difficile de donner un extrait ou même des extraits d'un roman, surtout s'il est aussi complexe que celui des „Faux-Monnayeurs“ d'André Gide.

Nos lecteurs s'attendent en général de lire et de voir se développer dans le roman recommandé l'amour entre camarades. Eh bien, pour les „Faux-Monnayeurs“ ceci n'est pas le cas. Il n'y a pas de héros proprement dit. Les événements se déroulent différemment pour chaque personnage, homme ou femme, bon ou mauvais. Nous y trouvons des caractères magnifiques tels que l'Oncle Edouard et son neveu Olivier ou bien le bon vieux La Pérouse, qui à eux seuls valent la peine d'être étudiés. Il y en a d'autres, tel que ce Comte de Passavent, qui se dit écrivain et qui, grâce à sa fortune, croit pouvoir acheter le corps et l'âme de ses „sujets“.

Gide qui est incontestablement un des écrivains les plus illustres de la littérature actuelle, dit des „Faux-Monnayeurs“ que c'est son meilleur roman. Comment pourrions-nous ne pas nous y intéresser. Ric.

## Edouard et Olivier se retrouvent

Nous n'aurions à déplorer rien de ce qui arriva par la suite, si seulement la joie qu'Edouard et Olivier eurent à se retrouver eût été plus démonstrative; mais une singulière incapacité de jauger son crédit dans le coeur et l'esprit d'autrui leur était commune et les paralysait tous deux; de sorte que chacun se croyant seul ému, tout occupé par sa joie propre et comme confus de la sentir si vive, n'avait souci que de ne point en trop laisser paraître l'excès.

C'est là ce qui fit qu'Olivier, loin d'aider à la joie d'Edouard en lui disant l'empressement qu'il avait mis à venir à sa rencontre, crut séant de parler de quelque course que précisément il avait eu à faire dans le quartier ce matin même, comme pour s'excuser d'être venu. Scrupuleuse à l'excès, son âme était habile à se persuader que peut-être Edouard trouvait sa présence importune. Il n'eut pas plus tôt menti, qu'il rougit. Edouard surprit cette rougeur, et, comme d'abord il avait saisi le bras d'Olivier d'une étreinte passionnée, crut, par scrupule également, que c'était là ce qui le faisait rougir.

Il avait dit d'abord:

— Je m'efforçais de croire que tu ne serais pas là; mais au fond j'étais sûr que tu viendrais.

Il put croire qu'Olivier voyait de la présomption dans cette phrase. En l'entendant répondre d'un air dégagé: — „J'avais justement une course à faire dans ce quartier“, il lâcha le bras d'Olivier, et son exaltation tout aussitôt retomba. Il eût voulu demander à Olivier s'il avait compris que cette carte adressée à ses parents, c'était pour lui qu'il l'avait écrite; sur le point de l'interroger, le coeur lui manquait. Olivier, craignant d'ennuyer Edouard ou de se faire méjuger en parlant de soi, se taisait. Il regardait Edouard et s'étonnait d'un certain tremblement de sa lèvre, puis aussitôt baissait les yeux.

Edouard tout à la fois souhaitait ce regard et craignait qu'Olivier ne le jugeât trop vieux.

Il entraîna son compagnon dans un café. Peut-être le porto qu'on leur servit les aiderait-il à triompher de leur gêne.

Ils trinquèrent.

— Fais-tu toujours des vers?

— De temps en temps... J'aurais grand besoin de conseils. Il levait les yeux vers Edouard; c'est „de vos conseils“ qu'il voulait dire; „de tes conseils“. Et le regard, à défaut de la voix, le disait si bien, qu'Edouard crut qu'il disait cela par déférence ou par gentillesse. Mais quel besoin eut-il de répondre, et avec tant de brusquerie:

— Oh! les conseils, il faut savoir se les donner à soi-même, ou les chercher auprès de camarades; ceux des aînés ne valent rien.

Olivier pensa: — Je ne lui en ai pourtant pas demandé; pourquoi proteste-t-il?

Chacun d'eux se dépitait à ne sortir de soi rien que de sec, de contraint; et chacun d'eux, sentant la gêne et l'agacement de l'autre, s'en croyait l'objet et la cause. De tels entretiens ne peuvent donner rien de bon, si rien ne vient à la rescousse. Rien ne vint.

## Visite d'Edouard à La Pérouse

„— Vous me trouvez changé, n'est-ce pas? disait La Pérouse.

„J'aurais voulu protester, mais ne trouvais rien à lui dire, péniblement affecté par l'expression harassée de ce visage que j'avais connu si beau. Il continua:

„— Oui, j'ai beaucoup vieilli ces derniers temps. Je commence à perdre un peu la mémoire. Quand je repasse une fugue de Bach, il me faut recourir au cahier...

„— Combien de jeunes se contenteraient de ce que vous en avez encore.

„Il reprit en hochant la tête:

„— Oh! ce n'est pas la mémoire seulement qui faiblit. Tenez: quand je marche, il me semble à moi que je vais encore assez vite; mais, dans la rue, à présent tous les gens me dépassent. •

„— C'est, lui dis-je, qu'on marche beaucoup plus vite aujourd'hui.

„— Ah! n'est-ce pas? ... C'est comme pour les leçons que je donne: les élèves trouvent que mon enseignement les retarde; elles veulent aller plus vite que moi. Elles me lâchent... Aujourd'hui, tout le monde est pressé.

„Il ajouta à voix si basse que je l'entendis à peine:

„— Je n'en ai presque plus.

„Je sentais en lui une telle détresse que je n'osais l'interroger. Il reprit:

„— Madame de la Pérouse ne veut pas comprendre cela. Elle me dit que je ne m'y prends pas comme il faut; que je ne fais rien pour les garder et encore moins pour en avoir de nouvelles.

„— Cette élève que vous attendiez... ai-je demandé gauchement.

„— Oh! celle-là, c'en est une que je prépare pour le Conservatoire. Elle vient travailler ici tous les jours.

„— Cela veut dire qu'elle ne vous paie pas.

„— Madame de La Pérouse me le reproche assez! Elle ne comprend pas qu'il n'y a que ces leçons qui m'intéressent; oui, celles que j'ai vraiment plaisir à... donner. Je réfléchis beaucoup depuis quelque temps. Tenez... il y a quelque chose que je voulais vous demander: pourquoi est-il si rarement question des vieillards dans les livres?... Cela vient, je crois, de ce que les vieux ne sont plus capables d'en écrire, et que, lorsqu'on est jeune, on ne s'occupe pas d'eux. Un vieillard, ça n'intéresse plus personne... Il y aurait pourtant des choses très curieuses à dire sur eux. Tenez: il y a certains actes de ma vie passée que je commence seulement à comprendre. Oui, je commence seulement à comprendre qu'ils n'ont pas du tout la signification que je croyais jadis, en les faisant... C'est maintenant seulement que je comprends que toute ma vie j'ai été dupe. Madame de La Pérouse m'a roulé; mon fils m'a roulé; tout le monde m'a roulé; le bon Dieu m'a roulé...

„Le soir tombait. Je ne distinguais déjà presque plus les traits de mon vieux maître; mais soudain a jailli la lueur du réverbère voisin, qui m'a montré sa joue luisante de larmes. Je m'inquiétais d'abord d'une bizarre tache à sa tempe, comme un creux, comme un trou; mais, à un petit mouvement qu'il a fait, la tache s'est déplacée et j'ai compris que ce n'était que l'ombre portée par un fleuron de la balustrade. J'ai posé ma main sur son bras décharné; il frissonnait.

„— Vous allez prendre froid, lui ai-je dit. Vraiment vous ne voulez pas que nous rallumions votre feu?... Allons-y.

„— Non... Il faut s'aguerrir.

„— Quoi! C'est du stoïcisme?

„— Un peu. C'est parce que j'avais la gorge délicate que je n'ai jamais voulu porter de foulard. J'ai toujours lutté contre moi-même.

„— Cela va bien tant qu'on a la victoire; mais si le corps succombe...

„— Il a pris ma main, et d'un ton très grave, comme s'il m'avait dit un secret:

„— Alors ce serait la vraie victoire.

## Olivier chez Passavent

— Permettez-moi de vous dire, Olivier... vous voulez bien que je vous appelle Olivier? Je ne peux pourtant pas vous traiter en „Monsieur“; vous êtes beaucoup trop jeune, et je suis trop lié avec votre frère Vincent pour vous appeler Molinier. Eh bien, Olivier, permettez-moi de vous dire que j'ai beaucoup de confiance dans votre goût. Accepteriez-vous d'assumer la direction littéraire de ma revue? Sous ma surveillance un peu, naturellement; dans les premiers temps tout au moins. Mais je préfère que mon nom ne figure pas sur la couverture. Je vous expliquerai pourquoi, plus tard... Vous prendriez peut-être un verre de porto, hein? J'en ai d'excellent.

Il atteignit sur une sorte de petit buffet, à portée de sa main, une bouteille et deux verres qu'il emplit.

— Eh bien, qu'en pensez-vous?

— Il est excellent, en effet.

— Je ne vous parle pas du porto, protesta Robert en riant; mais de ce que je vous disais tout à l'heure.

Olivier avait feint de ne pas comprendre. Il craignait d'accepter trop vite et de laisser trop paraître sa joie. Il rougit un peu et balbutia confusément:

— Mon examen ne me...

— Vous venez de me dire qu'il ne vous occupait pas beaucoup, interrompit Robert. Et puis la revue ne paraîtra pas tout de suite. Je me demande même s'il ne vaudra pas mieux en remettre le lancement à la rentrée. Mais, de toute manière, il importait de vous pressentir. Il faudrait tenir plusieurs numéros tout préparés avant octobre et il serait nécessaire de beaucoup nous voir cet été, pour en parler. Qu'est-ce que vous comptez faire pendant ces vacances?

— Oh! je ne sais pas trop. Mes parents vont probablement aller en Normandie, comme tous les étés.

— Et il faudra que vous les accompagniez?... Accepteriez-vous de vous laisser un peu décrocher?...

— Ma mère ne consentira pas.

— Je dois dîner ce soir avec votre frère; me permettez-vous de lui en parler?

— Oh! Vincent, lui, ne viendra pas avec nous.

— Puis, se rendant compte que cette phrase ne correspondait pas à la question, il ajouta: — Et puis cela ne servirait à rien.

— Pourtant, si l'on trouve de bonnes raisons à donner à la maman?

Olivier ne répondit rien. Il aimait tendrement sa mère et le ton persifleur que Robert avait pris en parlant d'elle lui avait déplu. Robert comprit qu'il était allé un peu trop vite.

— Alors, vous appréciez mon porto, dit-il par manière de diversion. En voulez-vous encore un verre?

— Non, non, merci... Mais il est excellent.

— Oui, j'ai été très frappé de la maturité et de la sûreté de votre jugement, l'autre soir. Vous n'avez pas l'intention de faire de la critique?

— Non.

— Des vers?... Je sais que vous faites des vers.

Olivier rougit de nouveau.

---

## Le troisième

„Tu sors de nouveau ce soir?“

„Oh! pas pour longtemps; je vais jusqu'à la poste de la gare glisser ces quelques lettres dans la boîte pour qu'elles partent aujourd'hui encore.“

„C'est dommage! Hier tu étais invité chez ton cousin, l'autre jour tu devais aller à cette assemblée! Enfin, j'irai prendre une consommation en écoutant un peu de musique au Buffet de la Gare. A quelle heure seras-tu de retour?“